

## DJEDDA DANS UNE ENFANCE SINGULIÈRE, MÉMOIRE ET VOIX FEMININE

### DJEDDA IN A SINGULAR CHILDHOOD, MEMORY AND FEMALE VOICE

NAIT AMARA Ghezali<sup>1</sup>

Université Mohamed Boudiaf Msila  
Karimnag1977@gmail.com

**Résumé :** *Une enfance singulière*, livre de Fadéla M'Rabet, est un récit autobiographique de l'enfant Fadéla qui évolue dans un monde peuplé de femmes, autour de Djedda<sup>2</sup>, grand-mère, sage femme adorée. Le récit renvoie à l'Algérie de l'époque coloniale. Nous souhaiterions, dans cet article, mettre en lumière la question suivante : le récit comme moyen de transmettre une mémoire et faire entendre la voix féminine.

**Mots-clés :** *récit, Djedda, mémoire, voix féminine, femme, écriture.*

**Abstract :** *A Singular Childhood*, book by Fadéla M'Rabet, is an autobiographical account of the child Fadéla who evolves in a world populated by women, around Djedda, grandmother, adored midwife. The story harkens back to Algeria from colonial times. We would like to highlight the following question: narrative as a means of transmitting a memory and making the female voice heard.

**Keywords:** *narrative, Djedda, memory, female voice, women, writing*

\* \* \*

Victimes d'un phénomène d'ostracisme jusqu'à un passé récent - ce qui a contraint une grande partie d'entre elles à se réfugier dans l'anonymat -, les écrivaines maghrébines en général et algériennes en particulier choisissent, dans leur majorité, le genre romanesque afin de faire entendre leur voix mais aussi celle des femmes comme elles, et surpasser ainsi cette situation de silence à laquelle on veut les réduire. Mettre un terme à cette mise à l'écart conçue et cousue par une société faite par et pour les hommes ; une exclusion du monde de l'écriture démasquée par plusieurs écrivaines, à l'instar d'Hélène Cixous. Dans son ouvrage « *La venue à l'écriture* », elle dit

<sup>1</sup> Auteur correspondant : Nait Amara Ghezali ; karimnag1977@gmail.com

<sup>2</sup> Djedda : grand-mère en langue arabe.

à la femme : « Ecrire ne t'est pas accordé. Ecrire était réservé aux élus. Cela devait se passer dans un espace inaccessible aux petits, aux humbles, aux femmes. » (Cixous, 1976 : 23)

C'est dans ce contexte que revient Fadéla M'Rabet à l'écriture en 2003, après une trentaine d'années d'absence, à travers son récit intitulé *Une enfance singulière*. En guise de réponse à une requête dans une communication à Montréal, en 1989, où l'on lui demande un exposé sur Simone de Beauvoir, elle a « proposé Djedda sa mémoire malgré le respect qu'elle avait pour de Beauvoir. »<sup>3</sup>. Une réponse explicite et significative qui donnera naissance, selon Fadéla, à ce récit autobiographique construit autour du personnage central de Djedda, grand-mère de l'auteure.

Dans notre article, nous estimons nécessaire de faire, d'abord, une courte présentation de Fadéla M'Rabet ainsi que son livre vu le manque ou l'absence de travaux portant sur cette écrivaine et son œuvre. Nous nous attachons, ensuite, à examiner comment l'auteure se sert d'un récit, où Djedda est célébrée sans cesse, pour écrire la mémoire et donner une voix mais aussi une voie à la femme en général, algérienne en particulier.

### **1. Fadéla, une voie pour faire entendre une (des) voix.**

Fadéla M'Rabet est née à Skikda (Algérie) en 1936. Elle est issue d'un milieu instruit, son père était Oulémiste<sup>4</sup>, il était l'ami proche de Abdelhamid Ben Badis<sup>5</sup>. En 1954, son père instruit et cultivé, le premier à envoyer ses filles à l'école, l'envoie faire des études supérieures en sciences à Strasbourg. Elle obtient son Doctorat en biologie, pour devenir ainsi Maître de conférences et praticienne des hôpitaux Broussais, Hôtel-Dieu (Paris). Eclairée, Fadéla M'Rabet, devient une des premières à défendre la femme. De par ses écrits, ses conférences, ses interventions, elle milite pour les droits de la femme en général et ceux de la femme algérienne en particulier. Dans les années soixante, elle publie *La femme algérienne et Les Algériennes* (1965 et 1967, Maspéro), *Les Algériennes des illusions* (Robert Laffont 1972). Enseignante et animatrice d'émissions à la radio algérienne Chaîne III en collaboration avec son mari Maurice Tarik Maschino<sup>6</sup>, elle essaie d'éclairer la voie à de jeunes femmes vulnérables, elle choisit de donner une voix à ces filles impuissantes : « A travers une émission de radio, j'ai tenté de donner la parole aux jeunes filles qui vivaient dans des conditions lamentables. Elles étaient soumises au mariage forcé. Leurs parents n'avaient jamais imaginé que leurs filles allaient mettre fin à leur vie. »<sup>7</sup>.

Après trente années d'éclipse suite à un exil infligé, Fadéla M'Rabet retrouve l'écriture, plutôt la production littéraire. Les retrouvailles sont célébrées par la parution, en 2003, de son premier récit autobiographique *Une enfance singulière*. Dans ce récit d'enfance, la narratrice aborde une partie de sa vie dans l'Algérie coloniale. Elle raconte l'histoire d'une petite fille évoluant au milieu d'une famille nombreuse, à Skikda la ville natale, aux côtés

<sup>3</sup> Propos de Fadéla M'Rabet extraits d'un entretien réalisé par la journaliste Nadjia Bouzeghrane, pour le quotidien El watan en 2005.

<sup>4</sup> Fait partie de l'association des oulémas musulmans algériens.

<sup>5</sup> Fondateur de l'association des oulémas musulmans algériens.

<sup>6</sup> Journaliste et écrivain français, auteur de plusieurs ouvrages, dont *Le refus* (Maspéro 1960), *L'Algérie des illusions, la révolution confisquée* (Laffont 1972), *L'Algérie retrouvée* (Fayard 2004), *L'Algérie toujours* (Dalimen 2012)

<sup>7</sup> Propos extraits du même entretien réalisé par Nadjia Bouzeghrane.

d'une grand-mère vénérée. Omniprésente, Djedda est une sage-femme que la narratrice célèbre tout au long du récit. Elle décrit à chaque fois et en détail ce personnage respecté par tout le monde. Veuve jeune, elle a su assumer ses responsabilités et éduquer sa progéniture : en lui réservant une place importante dans chaque page, Fadéla lui reconnaît ses enseignements et sa pédagogie. Prise par des moments nostalgiques, la narratrice voyage dans le temps et apporte les témoignages de la petite fille qu'elle était. Elle évoque les moments difficiles de la période coloniale en Algérie. Aux côtés de sa grand-mère, elle se fait ainsi témoin des temps cruciaux que vivaient les femmes algériennes mais aussi les bons moments de plaisir dans les Hammams et les fêtes. Incluant le récit de voyage à Collo, « une ville monacale »<sup>8</sup>, elle montre la délicate situation des femmes face à une société où les coutumes pèsent lourd. Cependant, la fille/narratrice met en valeur le caractère différent de son père, celui d'un instruit modéré, le premier à envoyer ses filles à l'école. La narratrice évoque sa vie d'école et parle de sa cousine Fella, comme tant d'autres, victime d'un système patriarcal qui l'oblige à abandonner l'école. Influencée par la personne de Djedda, qui lui inspire la liberté, la narratrice adulte s'en prend à tout ce qui jugule l'évolution de la femme. Elle montre « la haine des hommes » pour les femmes, elle parle des institutions qui les répriment et elle dénonce l'instrumentalisation de la religion contre la cause féminine.

## 2. Le choix du genre autobiographique

Juste après la publication de deux essais, *La Femme Algérienne*<sup>9</sup> et *Les Algériennes*<sup>10</sup>, aux années 60, et un ouvrage commun avec son mari, *Les Algériennes des illusions*<sup>11</sup>, aux années 70, Fadéla M'Rabet est contrainte à se donner congé. Aux années 2000, elle retrouve le monde de l'écriture. Elle choisit le genre autobiographique en ayant recours au récit d'enfance. Le choix d'un tel genre, avec toutes ses caractéristiques (quête de l'identité, écriture du corps, retour à l'enfance...) surtout sous sa spécificité féminine, ne serait pas un « nouveau moyen » à travers lequel l'auteure d'*Une enfance singulière* veut mettre en valeur sa parole, notamment la parole féminine ?

Pour réécrire l'histoire à travers leur identité, réinvestir un monde et des personnages qui font partie de la mémoire collective, les écrivaines maghrébines devaient opter pour de nouvelles formes d'écriture. Ecrire le « Je » devient la voie préférée bien qu'il soit contestable et problématique tel que le soulignent Carmen Boustani et Edmond Jouve dans l'introduction de l'ouvrage qu'ils dirigent : « L'entrée de ces femmes en littérature rompt avec leur éthique qui leur interdit de parler d'elles-mêmes. » (Boustani et Jouve, 2006 : 9)

Parlant également des femmes écrivaines du Maghreb et leur écriture autobiographique, Jean Déjeux souligne :

Il convient de revenir d'abord sur les romans où les auteurs disent « je ». En effet, voulant sortir de la marginalisation sociale, du silence ou l'ombre, les auteurs dans leurs premières œuvres veulent s'affirmer, communiquer aux lecteurs leurs expériences, leurs vies, leurs combats pour être reconnues en tant que femmes. On peut penser alors que dans ces romans, elles s'engagent personnellement par le biais de la fiction en se dissimulant tout en

<sup>8</sup> M'Rabet. F. 2004. Une enfance singulière. Anep. P.25

<sup>9</sup> Premier essai de Fadéla M'Rabet chez Maspero, 1965.

<sup>10</sup> Deuxième essai, 1967.

<sup>11</sup> Ouvrage en collaboration M'Rabet et son mari Maschino, Laffont, 1972.

voulant s'expliquer, espérant qu'elles seraient prises en considération par le lecteur, comprises, parfois plaintes même peut-être. (Déjeux, 1994 :116)

Tout comme leurs consœurs occidentales, plusieurs écrivaines maghrébines, algériennes en majorité, à l'exemple de Fadéla M'Rabet, adoptent le discours autobiographique pour manifester le Soi, libérer l'image de ce dernier en ayant recours à la mémoire et même à l'imaginaire. L'écriture autobiographique, en faisant appel à la narration, permet à l'auteur de méditer, de s'interroger et d'examiner son intérieur. Il exprime ainsi sa différence, ce qui stimule le dialogue avec l'autre pour une affirmation du soi.

C'est dans ce sens que Fadéla M'Rabet met en valeur sa vie personnelle, le monde de son passé, ainsi que les gens qui l'ont peuplé. Elle raconte son expérience, son existence, dans un livre intitulé *Une enfance singulière*. Elle s'investit dans ce projet autobiographique à travers un «  *récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité.* » (Lejeune, 1996 : 14)

Cependant, le livre ne porte pas exclusivement sur la vie de l'auteure, il ne manque pas de s'intéresser à d'autres sujets. Il semble répondre favorablement à Philippe Lejeune qui préconise que : «  *Le sujet doit être principalement la vie individuelle, la genèse de la personnalité : mais la chronique et l'histoire sociale ou politique peuvent y avoir aussi une certaine place.* » (Lejeune, 1996, 15). Plus encore, ces sujets de la vie politique, et sociale surtout, prennent une place prépondérante dans le livre de Fadéla M'Rabet.

Se remémorant une partie de sa vie où le personnage de Djedda est omniprésent, avec un retour en arrière pour retrouver son enfance, l'auteure d'*Une enfance singulière* montre comment apprend-elle la vie aux côtés de sa grand-mère qui lui est chère. C'est en décrivant ce personnage qui, pour elle, est un modèle, en décrivant également toutes les femmes qui peuplent son entourage (Hammam, maisons d'accouchements, maisons voisines...), mais c'est aussi en les faisant parler que Fadéla M'Rabet s'écrit et écrit la femme autre que ne l'ont écrite les hommes. Elle la présente en tant que sujet de l'écriture pour remettre en question l'image que lui réservent des schèmes préconçus, tel que le signale Pierre Ouellet :

Grâce à la rétrospection qu'elles ont entreprise, les auteures de l'exigüité culturelle ont mis au jour, aux frontières du responsable, du pensable et du soutenable, une altérité psychoculturelle souvent reconnue au bout d'une recherche onéreuse débouchant sur la reconfiguration du soi en tant que sujet. Dans cette exploration de schématisations inédites de l'intimité, elles ont été obligées d'engendrer de nouvelles modalités socio-esthétiques pour se dire. Elles ont ainsi réitéré la nécessité d'un ressourcement identitaire ininterrompu, permettant d'échapper aux représentations culturelles qui tendent vers la stéréotypie. Le genre hétéroclite de l'autofiction et de l'écriture autoréférentielle en général, pratiqué par plusieurs femmes auteurs, constitue ce véhicule puissant de la révolte-intime, par quoi le sujet féminin entreprend une reformulation de sa carte psychique et s'inscrit de plain-pied dans une histoire à défaire et à refaire. (Ouellet, 2003 :164)

Donc, c'est pour se ressourcer dans son identité, mettre en lumière la véritable image de la femme, défaire une histoire et en refaire une autre, la sienne, mais aussi celle des autres femmes, que Fadéla M'Rabet, essayiste auparavant, choisit le discours autobiographique. En construisant l'histoire de son enfance autour du personnage de

Djedda, elle se libère de l'histoire dominée par l'image de l'homme représentant tout. Elle s'acquiert un discours qui, à celui dominant sera confronté, sans pour autant l'affronter

## 2.1. Djedda le modèle ou la quête de l'identité

Les écrits féminins au Maghreb en général, l'Algérie en particulier, se retrouvent non seulement face à la controverse autour de l'identité postcoloniale mais aussi celle autour de la condition de l'individu sexué : le conflit avec l'autre, avec un système patriarcal où même l'écriture est réservée à l'homme. Plusieurs écrivaines maghrébines sont confrontées au paradoxe issu du contexte. Bien qu'elles considèrent la langue française comme langue du colonisateur, celle-ci représente, pour elles, un moyen d'accès à l'école et à l'université. C'est ainsi que l'idée de la libération de la femme, dans les pays musulmans, se confond avec le colonialisme.

Cependant, pour écarter tout amalgame, Fadéla M'Rabet valorise « les valeurs » transmises comme culture arabo-musulmane tout en se démarquant d'une croyance qui se sert de ces mêmes valeurs contre la modernité : « Les valeurs arabo-islamiques, telles qu'elles m'ont été transmises, véhiculaient un art de vivre qui avait pour fondement l'humanité. Ce qui m'a été enseigné ne sont pas des règles à respecter aveuglement, mais une façon de réagir en mon âme et conscience, seule, sans intermédiaire. » (M'Rabet, 2004 : 111)

Par ailleurs, en culpabilisant une institutrice française qui a causé le retrait de sa mère de l'école en lui demandant « d'enlever son foulard »<sup>12</sup>, Fadéla M'Rabet se démarque également d'une autre culture paternaliste qui se veut détentrice du progrès et de la cause féminine. Pour condamner l'enseignante elle écrit :

Yemma ne connut l'école française que quelques semaines - le temps d'apprendre *Gentille alouette* - parce que son institutrice lui avait demandé d'enlever son foulard. Sa mère lui dit alors «Aujourd'hui, elle te demande d'enlever le foulard, demain elle te demandera de manger du porc. Tu restes donc à la maison.»

J'en veux beaucoup à cette institutrice, qui ne permit pas à Yemma de satisfaire une curiosité qu'elle garda jusqu'à sa mort. Elle n'avait pas compris qu'en 1919, inscrire sa fille à l'école française était à lui seul un acte révolutionnaire. Elle fut plus conformiste que mon grand-père maternel, homme pieux et cultivé, qui brava la communauté de sa petite ville et qui aurait certainement fait des émules. (M'Rabet, 2004 : 24)

Mais, Fadéla M'Rabet rejette aussi tout « attachement » à une culture la contraignant au renfermement sur elle-même, et elle se veut comme une citoyenne du monde. Universelle, elle ne trouve pas de problème à s'adapter à une culture différente de celle de ses parents. L'auteure l'exprime en rendant hommage à l'enseignement légué par le personnage de Djedda en particulier, et sa famille en général :

C'est certainement la liberté d'esprit de Djedda qui m'a également permis d'assimiler deux cultures sans déchirement : je ne me suis jamais sentie écartelée entre deux mondes. L'éducation que j'ai reçue dans ma famille s'est intégrée harmonieusement à celle qui m'a été donnée à l'école et à l'université françaises. Il n'y a pas eu de dissonance puisque toutes les deux étaient humaniste. (M'Rabet, 2004 : 111)

---

<sup>12</sup> Une scène qui avait marqué les années d'école de la petite Fadéla.

Djedda représente, pour Fadéla, le modèle de la femme émancipée. La narratrice célèbre, à chaque page, sa grand-mère dont le rôle est dominant sur tous les plans, notamment socioéconomique, et même scientifique en son rôle de sage-femme traditionnelle :

L'importance du rôle de Djedda, c'est après un séjour à Collo que je l'ai mesuré [...] Quelle fut la position du bébé, elle arrivait toujours à le sortir sans l'abîmer [...] Elle avait pour tout bien la gérance d'un café [...] nous l'entendions alphabétiser le plus jeune enfant, ou interpréter les rêves [...] Elle m'a donné un magnifique exemple de réalisation personnelle par l'activité sociale qui fut la sienne [...] Je sais d'expérience que ma grand-mère eut plus de considération et de prestige qu'un mandarin de la faculté de médecine de Paris, parce que son activité, qu'elle exerçait avec compétence, était entièrement au service de la communauté. (M'Rabet, 2004 : 17, 35, 48, 55, 111)

C'est de cette manière que Fadéla M'Rabet, à l'instar d'autres écrivaines maghrébines comme Fatema Mernissi<sup>13</sup>, soulève le débat sur la condition féminine dans les pays musulmans. Pour ce faire, elle fait appel à la personne de sa grand-mère, un symbole de la tradition mais qui, pour l'auteure, représente l'exemple d'une femme moderne et émancipée.

Contrairement à l'une des caractéristiques du roman maghrébin associant au personnage féminin l'image idéalisée de la mère et où la narratrice cherche souvent à s'identifier au discours du père, le récit *Une enfance singulière* de Fadéla M'Rabet se construit autour d'un autre personnage, celui de la grand-mère, Djedda. Bien que la narratrice ait évoqué les personnages du père et de la mère, ces derniers n'occupent pas un espace important dans le récit. Cependant, Djedda représente le centre de gravité du récit de Fadéla M'Rabet puisqu'elle fait référence, à chaque fois, à ce personnage qu'elle célèbre à chaque page. N'est-ce pas le « modèle » de personnage féminin à suivre, selon Fadéla M'Rabet ?

C'est ainsi que Fadéla considère sa grand-mère car elle lui « a donné la vie », elle lui « a donné un magnifique exemple de réalisation personnelle » (M'Rabet, 2004 : 111). C'est ainsi que Fadéla M'Rabet qualifie Djedda qui lui éclaire le fonctionnement du rapport homme/femme. Forte de caractère et libre d'esprit, Djedda s'impose dans sa communauté mais aussi elle transgresse l'ordre établi, les conventions sociales et les contraintes de la tradition souvent conçue contre la femme. Agée, elle s'attache toujours à sa féminité. Elle refuse de se conformer aux façons de se vêtir que « le pacte social »<sup>14</sup> impose aux femmes de son âge : « Elle détestait les couleurs ternes que l'usage imposait aux femmes âgées. Elle était très élégante. Elle portait au moins quatre foulards... » (M'Rabet, 2004 : 36)

En outre, l'attitude indifférente de Djedda à l'encontre de l'autre traduit non seulement son insoumission ou la force de son caractère mais aussi la maîtrise de soi, ce qui valorise davantage le personnage contrairement à celui de la mère de Fadéla : « Le modèle de ma grand-mère m'a aidée à comprendre que cette haine vient aussi de l'image dévalorisée de la mère [...] Veuve très jeune, elle n'a jamais voulu donner de beau-père à ses enfants. » (M'Rabet, 2004 : 108,109)

Djedda s'impose également par « son rôle social » ou « l'activité sociale qui fut la sienne » (M'Rabet, 2003, 111), autrement dit, la fonction de sage-femme traditionnelle,

<sup>13</sup> Ecrivaine, sociologue et féministe marocaine (1940-2015)

<sup>14</sup> Une expression que l'auteure utilise pour désigner l'ordre établi, le règne de la convention sociale.

qu'elle exerce soigneusement et tendrement lui procure une place importante au sein de sa communauté. Ajouté à cela, le sens de la responsabilité depuis son jeune âge ; à vingt-six ans, depuis la mort de son mari, elle fait de la couture pour nourrir ses enfants, en plus de son café qu'elle gère toute seule. Cette représentation de Djedda comme personnage féminin dont le rôle social est valorisé permet « *la transcendance de la représentation traditionnelle de la femme comme objet passif dans une société où le travail est supposé être l'apanage des hommes* » (Gafaiti, 1996 : 276). Cette représentation valorisée de Djedda contribue certainement à la disparition de cette « *image dévalorisée et dévalorisante de la mère* » (M'Rabet, 2004 : 108).

Certes, on constate, tout au long du récit, la rareté, pour ne pas dire l'absence, d'un discours direct rapportant les paroles de Djedda quant à la condition féminine, néanmoins Fadéla M'Rabet lui donne la parole, juste au début de son récit pour authentifier celui-ci et mettre en valeur le personnage féminin sur lequel se focaliseront les différents moments de ce récit : « J'aimerais que vous pleuriez beaucoup le jour de ma mort, pour que les autres voient combien vous m'aimiez. » (M'Rabet, 2004 : 9). Désignée, ensuite, par le pronom « tu », faisant d'elle l'allocutaire directe de la narratrice, Djedda, qui n'est plus du monde de Fadéla, semble être la destinataire d'une lettre de reconnaissance ou d'un hommage :

Tu es morte au moment où je revenais d'une promenade à Blida, de rose parfumée. Depuis, je ne peux être heureuse sans fêlure. Malicieuse jusqu'au bout, Djedda, tu réussis à être toujours au centre de ma joie. Tu m'as d'abord donné la vie. Je n'ai pas eu à résoudre l'énigme de ma présence au monde, puisque c'est toi qui m'y as introduite. (M'Rabet, 2004 : 9)

Cependant, elle sera, pour toute la suite du récit, désignée par le pronom de l'absence « elle », pour être désormais l'objet du discours, presque permanent, de la narratrice. Elle devient son repère et sa référence à chaque moment du récit. Bien que Fadéla M'Rabet n'ait pas introduit dans son récit un discours direct de Djedda portant sur la condition féminine, sa grand-mère représente, pour elle, le personnage féminin modèle, de par son activité, ses attitudes et son mode de vie. Elle fait d'elle la voix mais aussi la voie féminine en la préférant à Simone de Beauvoir<sup>15</sup> : « Malgré toute l'admiration que j'avais pour elle, Simone de Beauvoir n'était pas mon modèle féministe. J'ai proposé Djedda ma mémoire... »<sup>16</sup>

## 2.2. Mémoire et retour à l'enfance

Parlant de la mémoire, Jean Déjeux, dans son ouvrage posthume *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, note que : « Raconter et se raconter c'est le plus souvent dans ces romans féminins du Maghreb avoir recours à la mémoire, la sienne propre remontant jusqu'à l'enfance, d'où les récits à résonances autobiographiques. » (Déjeux, 1994 : 157)

Et Béatrice Didier, pour donner un sens au phénomène du retour à l'enfance dans l'écriture féminine, écrit que :

---

<sup>15</sup> Ecrivaine, philosophe et essayiste française (1908-1986)

<sup>16</sup> Propos de Fadéla M'Rabet extraits d'un entretien réalisé par la journaliste Nadja Bouzeghrane, pour le quotidien El watan en 2005.

L'enfance est cette « spacieuse cathédrale » où les femmes aiment à revenir, et à se recueillir : là il leur semble retrouver leur véritable identité, comme dans une nostalgie de leur intégrité originelle. [...] Retrouver l'enfance, c'est encore retrouver des êtres, le plus souvent ressusciter des morts dans l'évocation d'une certaine continuité familiale. (Didier, 1981 : 25)

Dans le récit, *Une enfance singulière*, le retour de Fadéla M'Rabet à son enfance constitue-t-il un moyen, ou une manière de réécrire une mémoire et donner ainsi la parole aux femmes de cette période de sa vie?

Afin de transcrire sa mémoire, et bien sûr celle des femmes, Fadéla M'Rabet opte pour le passage de la culture de l'oralité, où l'on a voulu confiner la femme, à celle de l'écrit qui, jadis, réservée aux hommes. Ainsi, elle écrit, elle montre les souffrances de ses concitoyennes ; des nouveau-nées mal-accueillies, des jeunes filles enfermées dans les maisons et auxquelles l'école est interdite, d'autres voilées ou violées, des femmes tabassées, d'autres démunies, celles malades et abandonnées, des solitaires et des suicidaires :

La petite fille souffrira toute sa vie de cet accueil sans youyous, réservés aux garçons. [...] Rachida, ma sœur aînée, restait à la maison. Elle avait seize ans, et dès la puberté, elle avait cessé de fréquenter l'école [...] Chafia, seize ans, était une Mistinguett sacrifiée, puisque ses belles jambes, qu'elle avait longues et galbées, devaient être cachées sous multiples jupons. [...] De nombreuses Zehia, en Algérie, n'ont pas eu la chance de rencontrer une Djedda : elles ont commis des infanticides, ou elles ont été tuées par un homme de la famille, ou encore, elles se sont suicidées. [...] Ces jeunes filles qui ignoraient tout du monde extérieur, mais en attendait tout, et qui furent probablement la proie de vils aventuriers. (M'Rabet, 2004 : 74, 18, 27, 41)

Par le biais de ce récit, elle se raconte et raconte la femme algérienne de son enfance pour mettre en lumière la condition féminine de l'époque, la transmettre ainsi aux nouvelles générations pour que l'histoire ne se répète guère. Fadéla présente Djedda comme témoin de la situation où vivent ces femmes « qui ont peuplé son enfance »<sup>17</sup> et elle fait parler celles-ci indirectement en usant du pronom personnel « elle(s) » pour les graver dans les mémoires, les laisser comme témoignages :

Djedda était notre médiateur et notre principal contact avec le monde extérieur qui, pour nous, était essentiellement féminin. Elle rendait visite aux accouchées, aux femmes malades. La plupart des hôtes étaient pauvres. Elles se plaignaient avant tout de leur misère matérielle. Elles se plaignaient aussi de leurs maladies. Devant l'œil scrutateur de Djedda, il arrivait qu'elles relèvent leurs manches et leur jupe pour montrer des ecchymoses, traces des coups infligés par leurs maris. [...] Arrachées très jeunes à leur famille, la plupart avaient beaucoup d'enfants et en avaient perdu autant. Presque toutes étaient battues par leurs maris. Nombreuses étaient les répudiées. (M'Rabet, 2004, 34, 46)

Elle remonte dans le temps aussi loin que remontent ses souvenirs pour décrire la condition de ces femmes mais aussi les espaces clos où elles vivaient. Quoi de mieux que de retrouver ce monde de l'innocence et de l'originalité ! Quoi de mieux qu'un monde vécu, ou plutôt, vu et raconté par un enfant ! Pour amener le lecteur, mais surtout la lectrice, à porter un regard critique sur ce qu'il (elle) voyait toujours évident et normal, la narratrice passe à ce statut d'auteure/critique pour entreprendre des descriptions, mêlées de commentaires, sur une lamentable situation de la condition féminine en Algérie :

---

<sup>17</sup> Une expression que Fadéla M'Rabet utilise dans ses interventions quand elle parle des femmes de son enfance.

Chaque maison semblait être un monastère où des nonnes, cloîtrées depuis l'âge de la puberté, servaient les hommes d'aujourd'hui et célébraient ceux d'hier. Les maisons avaient toutes une cour intérieure entourées de galeries couvertes, soutenues par des colonnes blanchies à la chaux. Sur les galeries s'ouvraient des pièces plongées en permanence dans la pénombre. Renforcées par des barreaux, les fenêtres qui donnaient sur la rue étaient toutes fermées. Les filles y étaient souvent postées. Elles ne sortaient de la maison que pour le cimetière ou pour cet autre tombeau qu'était le domicile conjugal. [...] Aussi loin que je me souviens, je ne trouve qu'angoisse, terreur même, chez les femmes, quand leurs maris rentraient le soir. Les échos de vociférations des hommes nous parvenaient par les fenêtres, les terrasses, et me terrorisaient. Les algériens manifestent toujours une grande violence verbale, même quand ils vous veulent du bien. Avec les femmes, c'est souvent le voyou qui prend le dessus. La façon dont ils (les hommes) s'adressent à elles est chargée de violence et de mépris. (M'Rabet, 2004, 26, 72)

Dans la même visée critique, la narratrice rapporte les propos de sa mère, montrant la complicité de celle-ci, ou de la femme traditionnelle en général, dans l'oppression que subit la femme elle-même, autrement dit, elle illustre la violence symbolique<sup>18</sup> telle que définie par Pierre Bourdieu. Influencée par les rêves et traumatisée par la superstition, la mère de Fadéla va jusqu'à demander à son mari « de revenir à la tradition » et de renoncer à la scolarisation des filles. Elle l'accuse d'avoir influencé « négativement » les autres parents : « Tu es d'autant plus coupable que dans notre ville plusieurs pères de famille ont suivi ton mauvais exemple et envoyé leurs filles à l'école. (M'Rabet, 2004 : 23). Cette complicité de la femme, elle-même, est dénoncée par la narratrice/critique, un peu plus loin dans son récit, à travers l'évocation de ces femmes qui se soumettaient et qui « en vain, elles continuaient d'être ce champ qu'on labourait et ensemait pour produire la richesse la plus convoitée : un garçon. » (M'Rabet, 2004 : 73)

Cependant, à une situation déplorable de la condition féminine en Algérie où la femme est parfois ou souvent complice, la narratrice oppose la mémoire et l'image omniprésente de Djedda, forte, libre et insoumise ; une expérience personnelle bien transmise d'une grand-mère à sa petite fille :

Le beau coffre de Djedda plein de tissus de couleurs vives. On savait qu'elle détestait les couleurs ternes que l'usage imposait aux femmes âgées. [...] Le modèle de ma grand-mère m'a aidé à comprendre que cette haine vient aussi de l'image dévalorisée de la mère. Il est évident qu'elle n'a pas été une femme soumise, car de mémoire d'Algérienne, on n'a jamais entendu une veuve évoquer son mari en le maudissant. Dignité : elle est toute entière dans l'image que m'a toujours donnée Djedda [...] Elle m'a donné un magnifique exemple de réalisation personnelle par l'activité sociale qui fut la sienne, la plus respectée de son époque. (M'Rabet, 2004 : 36, 108,111)

Pour montrer le rôle et l'importance de sa grand-mère, la narratrice insère, dans son récit, des passages descriptifs portant sur la maternité, les séances d'accouchement dirigées par Djedda, en sa qualité de sage-femme traditionnelle :

Assistée de plusieurs compagnes, Djedda les avait délivrées dans leur chambre, sur un banc. L'une se mettait derrière la parturiente qu'elle enlaçait, les autres lui maintenaient les jambes. Conscientes de la grandeur de leur mission, elles l'accomplissaient avec solennité. La spiritualité de leur expression, la noblesse du geste de Djedda transformaient la pièce en un temple sacré. Le bébé expulsé, Djedda l'enduisait d'huile d'olive et l'emballait. Elle le tenait la tête en bas, puis le présentait à sa mère. Elle n'eut jamais d'accident. Quelle que fût la position du bébé, elle arrivait toujours à le sortir sans l'abîmer. (M'Rabet, 2004 : 35)

---

<sup>18</sup> Notion développée et bien illustrée par Pierre Bourdieu dans son livre *La domination masculine* (Seuil 1998)

Elle compare l'effet de la grandeur de Djedda à celui d'un édifice prestigieux, elle va jusqu'à considérer, sa grand-mère, une déesse : « on a l'impression qu'elle était sur un socle. Le geste large, elle représentait la déesse tutélaire de la tribu. ». (M'Rabet, 2004 : 109)

En ayant recours à la description, Fadéla M'Rabet n'utilise-t-elle pas du moyen - celui de décrire dans le moindre détail - le plus utilisé par la femme pour se plaindre d'une situation lamentable ? Parlant des femmes qui souffrent dans l'anonymat, et qui ne trouvent comme confidente que Djedda, la grand-mère de Fadéla à laquelle elles se plaignent, la narratrice/auteure compare cette pratique de description détaillée, à laquelle se livrent celles-ci, au journal de la météo : « Elles décrivaient avec force détails, sans honte, les brutalités subies, comme si elles parlaient de la météo qui, en période de plus grand chômage, annonçait beaucoup de turbulences au-dessus de leur tête. » (M'Rabet, 2004 : 35). Par des attitudes d'enfant et d'adulte, celles des femmes et surtout de Djedda, Fadéla M'Rabet veut transmettre une mémoire, amener la femme des nouvelles générations à retrouver sa véritable identité pour comprendre la place qu'elle doit occuper dans la société algérienne.

### 2.3. La sexualité ou l'écriture du corps : le féminisme à la Djedda.

On ne peut parler de l'écriture autobiographique, et encore moins de l'identité dans la littérature féminine sans parler de la sexualité ou l'écriture du corps ; la femme comme sujet d'écriture. Cette spécificité féminine est l'un des éléments essentiels proclamés par les théories et critiques du féminisme de la différence. Dans l'écriture féminine, écrire le corps s'impose :

La présence de la personne et du sujet impose immanquablement la présence du corps dans le texte. Et il est bien évident que c'est peut-être le seul point sur lequel la spécificité soit absolument incontestable, absolue. Si l'écriture féminine apparaît comme neuve et révolutionnaire, c'est dans la mesure où elle est écriture du corps féminin, par la femme elle-même. (Dédier, 1981 : 35)

Selon Nietzsche, du réel, on ne retient que ce qui nous intéresse. Le discours sur le réel est une réalisation singulière. De ce fait, on aura deux discours différents pour deux corps différents. Autrement dit, deux écritures différentes pour deux corps différents. Ainsi la femme aura une conception du réel différente de celle de l'homme. Selon quelques féministes, à l'instar d'Hélène Cixous<sup>19</sup>, c'est à partir de l'importance accordée au corps que la femme ou l'écriture féminine peut se libérer de l'illusion du discours masculin qui - dominant - impose sa représentation de la femme. En outre, l'écriture qui véhicule un discours féminin, selon Luce Irigaray<sup>20</sup>, est un style libre où la femme n'est plus prisonnière de la représentation masculine austère. Une écriture en rapport avec l'oralité transmise par les femmes traditionnelles. Ainsi donc, la distinction dans l'écriture s'exprime par l'affirmation de la différence sexuée, elle s'exprime par l'invention d'un style littéraire, où l'écriture portera sur tout ce qui est relatif au corps féminin : la maternité, l'accouchement, la grossesse et le plaisir sexuel.

<sup>19</sup> Une féministe qui publie plusieurs ouvrages dans ce sens : *La jeune née* 1975, *Le Rire de Méduse* 1975, *La venue à l'écriture* 1977, *Les Rêveries de la femme sauvage* 2000

<sup>20</sup>Féministe belge (1930) parmi ses écrits : *Speculum. De l'autre femme* 1974, *Le Temps de la différence. Pour une révolution pacifique* 1989, *Sexes et genres à travers les langues* 1990, *Je, tu, nous. Pour une culture de la différence* 1990.

Peut-on dire que l'écriture du corps dans le récit *Une enfance singulière* répond à ces attentes féminines dans une perspective féministe ?

Au début de son récit, la narratrice-enfant nous emmène, en compagnie du personnage de Djedda, dans un hammam que cette dernière « inaugure ». N'est-ce pas le lieu idéal où la femme arabo-musulmane et maghrébine re-découvre son corps ! Elle se sent, elle voit et se voit, elle se fait voir et valoir :

Quand elle n'avait pas un cordon ombilical à couper, elle avait un hammam à inaugurer. Je nous vois autour d'elle titubant sous la chaleur, enivrés par l'odeur du henné mêlée à celle des clous de girofle de nos chevelures, torches vacillantes dans les brumes chaudes du bain. Puis, dans la salle de repos, elle revêtait d'un geste lent, pour que toutes les femmes aient le temps de voir le peignoir de bain. (M'Rabet, 2004 : 12)

Juste après, la narratrice exprime son regret de la rareté de ces moments regroupant les femmes sous l'ombre d'un même souci, et quel souci ! Celui d'apprécier son corps. Elle signale une présence masculine, « jeune garçon », qui « l'inquiète », comme pour montrer une autre privation à l'encontre de la femme, celle du droit de se réjouir de son corps :

Notre joie était d'autant plus grande qu'elle était rare. Les femmes de bonne famille n'allaient pas au bain public, lieu de marchandages et d'intrigues. C'est là que souvent les entremetteuses faisaient leur choix. Même nues, elles repéraient aussitôt les filles à marier : leur pubis n'était pas rasé. La présence de jeunes garçons m'inquiétait : le spectacle n'avait rien de séduisant. (M'Rabet, 2004 : 11)

Puis, pour distinguer entre l'enfant qu'elle était et la femme adulte qui sent beaucoup plus son corps, Fadéla décrit minutieusement « l'incomparable » satisfaction que procurent ces moments passés au hammam à ces femmes qui cèdent au plaisir du corps, ces femmes qui se libèrent de tout autre souci, surtout celui de l'autre, l'homme. Elles semblent, selon la narratrice, retrouver le paradis perdu :

Mais pour les femmes, le hammam était une volupté incomparable. Toute perception s'anéantissait, sinon celle de la coulée d'eau chaude sur la peau dilatée. Elles se laissaient envahir par le plaisir de cette chaleur humide, au vu et au su de toutes, enfin déculpabilisées, pacifiées. Certaines étaient très assidues. Elles se retrouvaient comme à une terrasse de café, épaule contre épaule, cuisse contre cuisse, au paradis perdu, jouissant toutes ensemble, synchrones, et fraternelles. Elles sortaient de là immaculées pour recommencer la semaine suivante, après la souillure des hommes. Le paradis, n'était-ce pas des femmes toujours vierges, toujours recommencées ? (M'Rabet, 2004 : 11, 12)

Cependant, loin de faire de la sexualité son cheval de bataille, la narratrice/critique, évoque d'abord le personnage de Djedda qui, à travers ses attitudes, témoigne d'une force de caractère, une grande maîtrise de soi mais aussi de son corps :

En ne se mariant pas, Djedda renonçait à toute activité sexuelle. En ce sens, elle fut véritablement une femme révoltée. Une femme qui dit non. Non à la sexualité qui, dans un mariage de ce type, ne pouvait être que dégradante. Elle refusait d'être une femelle, elle voulait être une femme-un être humain. Elle nous a donc donné l'image d'une femme maîtresse de son corps. (M'Rabet, 2004 : 110)

Elle porte, ensuite, un jugement de l'auteure/critique à cette tendance féministe qui voit en la sexualité une des solutions, ou plutôt la solution pour la libération de la femme :

Contrairement à beaucoup de féministes de par le monde, je n'ai jamais fait de la libération sexuelle une panacée. Revendiquer la primauté de la sexualité, c'est encore une fois assigner la femme à sa fonction biologique, la seule qui lui soit reconnue. C'est la renforcer dans son aliénation, d'autant plus aliénante qu'elle se croit une libération. (M'Rabet, 2004 : 110)

À cette conception restreinte de la sexualité, elle oppose donc le modèle de Djedda qui représente, pour elle, « un magnifique exemple de réalisation personnelle » :

Les féministes les plus éclairées savent bien qu'une sexualité qui se réduit à la génitalité laisse un arrière goût de défaite. Et qu'on peut se retrouver encore plus déséquilibrée qu'avant, s'il n'y a pas de respect, de tendresse, d'amitié, de reconnaissance, de permanence. C'est parce que Djedda a privilégié la tendresse qu'elle est restée une femme équilibrée rayonnante d'amour. (M'Rabet, 2004 : 110)

Par ailleurs, Fadéla M'Rabet s'attaque à toute attitude qui tend à s'appropriier le corps de la femme. Mais, elle commence, d'abord, par cette dernière elle-même, qui se soumet à l'ordre établi, qui se résigne à la tradition, à ce qu'on appelle la contrainte sociale et morale :

En vain : elles continuaient d'être ce champ qu'on labourait et ensemençait pour produire la richesse la plus convoitée : un garçon. [...] Le spectacle de ces ombres titubantes qu'elles deviennent à la tombée de la nuit, le visage entièrement recouvert d'un voile noir. [...] Le spectacle de ces femmes de Ghardaïa, ensevelies sous plusieurs épaisseurs de laine blanche, qu'on voit raser les murs pour éviter le soleil accablant de midi et le regard méprisant des hommes. (M'Rabet, 2004 : 73, 105, 106)

Pour passer, ensuite, à l'homme qui est, selon M'Rabet, le gardien, par excellence, de cet ordre établi, le vigile vigilant de la tribu, d'autant plus qu'elle le voit se servir de la religion pour déposséder la femme de son corps et le contrôler à sa façon :

Etre un homme, pour eux, c'est d'abord être puissant et maîtriser absolument la sexualité des femmes de leur tribu. D'où la crainte permanente, la terreur même, de ne pas être à la hauteur, ou être trompé, humilié, ridiculisé. Terrorisés, ils deviennent terroristes. Puisque la femme est à la fois le témoin et la menace d'une perte totale d'identité, ils la mettent en résidence surveillée et se transforment en geôliers. Dès leur plus tendre enfance, ils sont dressés pour être les gardiens vigilants, d'une vigilance constante et sans relâche, de toutes les femmes du clan : mère, épouse, sœurs, filles. Pour mieux les dominer, ils se servent de l'Islam. (M'Rabet, 2004 : 107)

En prenant Djedda pour modèle et en se référant à des femmes et des hommes de son enfance, Fadéla M'Rabet semble proposer une réflexion féministe qui puise de son identité. Un modèle autre que ceux que l'on prône.

## Conclusion

A travers le récit autobiographique, Fadéla M'Rabet développe un processus d'écriture et de transmission de la mémoire individuelle et collective, elle puise dans l'identité et les origines. Construisant son récit autour du personnage de sa grand-mère, Djedda qu'elle célèbre à chaque page, elle met en évidence un discours sur la condition féminine propre à sa culture, qui reste en corrélation avec l'évolution de sa société. A travers le retour à l'enfance, Fadéla M'Rabet use de l'innocence et met en lumière la situation lamentable des femmes qui entourent Djedda. C'est ainsi qu'elle révèle l'état critique de la condition féminine en Algérie.

En recourant à la mémoire et l'écriture du corps, l'auteure d'*Une enfance singulière* transmet aux nouvelles générations le discours de sa grand-mère, le caractère de cette femme forte, libre, responsable et insoumise. C'est de cette manière qu'elle met en valeur le modèle féministe puisé de son identité et de ses origines. Une façon d'interpeler les femmes de la nouvelle génération à retrouver leur véritable identité.

Dans *Une enfance singulière*, Fadéla M'Rabet a su trouver « *les mots pour le dire* ». Dire une enfance parmi plusieurs enfances non dites, raconter une Djedda parmi d'autres grands-mères non racontées, écrire plusieurs femmes parmi des milliers, sinon des millions de femmes non écrites. *Une enfance singulière* a su dire les singularités de toutes les enfances, toutes les Djeddas, toutes les femmes mais aussi tous les hommes. La nouvelle du décès de la grand-mère, par laquelle débute le récit, permet à la narratrice de remonter à son enfance. C'est à travers ce personnage de Djedda hors du commun, et son entourage, « le monde de son enfance », qu'elle transmet un message, une mémoire. Elle met en lumière la condition de la femme dans une Algérie qui a marqué son enfance. Dans *Une enfance singulière*, les récits, d'enfance, de voyage, d'exil, s'entrelacent pour former un seul et raconter le cours de l'histoire de Fadéla dans le cours de l'Histoire.

Usant, donc, de sa plume et à travers son récit autobiographique *Une enfance singulière*, l'écrivaine algérienne apporte à la production littéraire de cette région le discours de revendication et le témoignage essentiellement féminins. C'est ainsi que Fadéla M'Rabet, comme plusieurs écrivaines maghrébines, a tracé et éclairé, dans ce monde de la littérature, une voie, et des chemins souvent négligés par ses confrères masculins.

### Références bibliographiques

- BOUDIEU P. 1998. *La domination masculine*. Seuil. Paris.  
BOUSTANI C et JOUVE E. 2006. *Des femmes et de l'écriture, Le bassin méditerranéen*. Karthala. Paris.  
BOUZEGHRANE N. 2005. *Djedda (grand-mère) m'insuffla le courage de me libérer*. El Watan.com.  
CARDINAL M. 1975. *Les mots pour le dire*. Grasset. Paris.  
CIXOUS H. 1976. *La venue à l'écriture*. Des Femmes. Paris.  
DEJEUX J. 1994. *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Karthala. Paris.  
DIDIER B. 1981. *L'écriture-femme*. Puf/Ecriture. Paris.  
GAFAITI H. 1996. *Les femmes dans le roman algérien, histoire discours et texte*. L'Harmattan. Paris.  
LEJEUNE P. 1996. *Le pacte autobiographique*. Seuil. Paris.  
M'RABET F. 2004. *Une enfance singulière*. ANEP, Alger.  
OUELLET P. 2003. *Le soi et l'autre, l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*. Les presses de l'université Laval. Québec.